

Maman
est partie
chercher
du lait

Édition : Julie Roy
Infographie : Chantal Landry
Révision : Patricia Juste
Correction : Odile Dallserra

Données de catalogage disponibles auprès de Bibliothèque
et Archives nationales du Québec

10-18

Imprimé au Canada

© 2018, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québec Média inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2018
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN (version papier) 978-2-7619-5048-0
ISBN (version numérique) 978-2-7619-5140-1

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS :

Pour le Canada et les États-Unis :
MESSAGERIES ADP inc.*

Téléphone : 450-640-1237
Internet : www.messageries-adp.com

* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québec Média inc.

Pour la France et les autres pays :
INTERFORUM editis

Téléphone : 33 (0) 1 49 59 11 56/91
Service commandes France Métropolitaine

Téléphone : 33 (0) 2 38 32 71 00

Internet : www.interforum.fr

Service commandes Export – DOM-TOM

Internet : www.interforum.fr

Courriel : cdes-export@interforum.fr

Pour la Suisse :

INTERFORUM editis SUISSE

Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60

Internet : www.interforumsuisse.ch

Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLF S.A.

Commandes :

Téléphone : 41 (0) 26 467 53 33

Internet : www.olf.ch

Courriel : information@olf.ch

Pour la Belgique et le Luxembourg :

INTERFORUM BENELUX S.A.

Téléphone : 32 (0) 10 42 03 20

Internet : www.interforum.be

Courriel : info@interforum.be

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour
l'édition de livres – Gestion SODEC –
www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec pour son programme
d'édition.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée
à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

Canada

|||da par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos ac-
tivités d'édition.

Maude Goyer

Maman
est partie
chercher
du lait

Roman



Une société de Québecor Média

*« la nuit dernière mon cœur m'a réveillée avec ses pleurs
comment t'aider ? ai-je supplié
mon cœur a dit
écris le livre »*

RUPI KAUR, *Lait et miel*

À mes trois amours.

CHAPITRE 1

WINNIPEG POLICE SERVICE

Je n'arrive pas menottée au poste de police. Je croise tout de même les mains dans mon dos en marchant entre les deux agents, pour voir comment ce serait, comment je me sentirais. Mal. Crisse, je me sens mal. J'ai les mains liées *anyway*. Je me sens emprisonnée, coincée dans ma propre vie.

Il ne neige plus, mais le ciel gris et bas menace de cracher autre chose. Pluie ou grêle ou verglas, novembre nous réserve encore une surprise. Je m'engouffre dans le poste, un édifice vitré de quelques étages, aux reflets bleutés, sans dire un mot. Le hall d'entrée est étonnamment moderne : je m'attendais à quelque chose de plus rustique, moins chic.

On me demande d'attendre là. Puis là. Les néons me font plisser les yeux. Il faut dire que j'ai roulé toute la nuit, je m'allongerais volontiers sur la carquette humide. Tout le monde est gentil avec moi. Avenant, même. On me tend un café, pas dans un verre en styromousse comme dans les films, dans une tasse en céramique portant le logo du WPS, Winnipeg Police Service.

Le plus vieux des deux agents m'invite à le suivre. Sur notre passage, j'entends des murmures, mon nom peut-être et quelques exclamations étouffées. Ma photo est épinglée sur le mur du couloir que je longe, flanquée d'une petite fiche descriptive. J'essaie de ne pas avoir l'air surprise, mais mon cœur bat la chamade. Voyons, Isabelle, crisse, relaxe.

Le policier me fait signe de prendre place devant lui. Le bureau est minuscule, surchargé, sans fenêtre. Ça sent le carton mouillé et la boule à mites. Une grande carte de la ville, une autre du Canada et un babillard saturé couvrent les murs. Des piles de dossiers et de manuels inondent la surface de la table et celle de deux tabourets juxtaposés, sorte de prolongement bancal du meuble. Des boîtes jonchent le sol ; certaines sont à moitié ouvertes, d'autres, à moitié vides.

— Je vois que vous êtes occupé, monsieur l'agent.

J'essaie de me détendre. Ça ne marche pas vraiment. Stylo en main, le policier étale un dossier et se racle la gorge. C'est un homme dans la soixantaine, chauve avec une barbe blanche. Il a le regard doux derrière de petites lunettes rondes dorées. J'ai une brève pensée pour Simone et Rémi ; ils le prendraient assurément pour le père Noël.

— Madame Roussin, je suis l'agent Smith. Je veux vous dire que notre rencontre est confidentielle. Une enquête a été ouverte, il y a deux jours, par nos collègues de Montréal pour disparition.

— Ce n'est pas une disparition. C'est une fugue volontaire.

Il dépose le stylo et s'enfonce dans son siège. Ça fait cric-crac.

— Une fugue volontaire? Avez-vous fui une situation... comment dire?... une situation dangereuse pour votre vie?

Est-ce que crouler sous les repas, les brassées, les lunchs, les devoirs, les bains, la vaisselle, les allers-retours école-garderie, les réunions de parents, les courses, les factures, les poubelles,

les draps à laver, les pneus à changer, les rendez-vous, le rangement, le ménage ET les *deadlines* au boulot peut être considéré comme une situation dangereuse? Je m'abstiens de le lui demander.

— Non.

J'attends la suite, mais mon interlocuteur opte pour la même stratégie.

— Je ne suis pas victime de violence conjugale, monsieur Smith.

Il hoche la tête.

— Très bien. Vous comprenez que je dois m'assurer que votre sécurité...

Je lui coupe la parole :

— Je suis juste... à boutte. Je me sens...

Je cherche le bon mot. Il s'avance vers moi, les coudes sur la table, attentif. Je remarque son jonc à l'annulaire. Mes yeux s'embuent.

— Vous vous sentez? reprend-il.

— ... chargée.

— Je comprends.

— Vous comprenez? Vraiment?

Mon ton est un peu plus agressif que prévu. L'agent ne semble pas perturbé. Il demeure stoïque. Il se lève et contourne le bureau pour s'asseoir dans le fauteuil à ma gauche. Je retiens mes larmes par orgueil.

— Je dois informer l'enquêteur au dossier que vous avez été retrouvée, madame Roussin. Votre conjoint sera avisé. Je n'ai pas à révéler à quel endroit toutefois...

— Ça n'a pas d'importance, que je laisse tomber en fixant le sol.

— Comptez-vous rentrer?

CHAPITRE 2

LA RENCONTRE

— Merci pour le *lift*. Bon... euh... bye!

— OK, bye.

Je referme la portière. Jean-Michel, mon camarade d'université, semble hésiter avant de redémarrer. Je m'éloigne et je sens son regard derrière moi. J'ai bien remarqué, dans notre cours d'économie, qu'il m'observait du coin de l'œil. Non seulement notre premier travail d'équipe est allé rondement, mais on a aussi eu la meilleure note de la classe. Ça me fait un beau début de session : en duo avec le plus joli gars du groupe, un doué en plus, je pète un score. La chance!

— Isabelle, attends!

Sur le trottoir de l'autre côté de la rue, je me retourne nonchalamment en replaçant une mèche rebelle derrière mon oreille. Jean-Michel se gare devant une borne-fontaine et, faisant fi de la circulation, il traverse les quatre voies de la rue Saint-Denis grouillante, tel un acrobate urbain.

— On va prendre une bière à 23 h ce soir au Diable Vert, moi et une gang de chums. C'est à côté de chez vous, méchant hasard, me lance-t-il en souriant.

Sa silhouette fine, ses épaules amples, son sourire de gamin, sa bouche en cœur, tout est élégant et harmonieux chez lui. Charmant, en plus. À vingt-six ans, mon parcours amoureux m'a habituée aux *bums*, aux pas-fins, à ceux que l'on veut sauver, à ceux qui placent leur égo, leurs besoins et leurs envies devant tout. Il me semble que les gars fins sont sous-estimés. C'était justement la conversation que j'ai eue hier avec Fanny, ma meilleure amie. Voilà que la pratique rencontre la théorie. Intéressant.

— J'haïs ça, le Diable Vert. Ça pue pis il y a ben des monocles, que je réponds.

Je ne le regarde pas dans les yeux. Si ma remarque le décourage, tant pis. Tant mieux en fait, ce sera réglé.

— Ah, mais nous, on trouve que la musique est bonne. Et puis, on fait descendre la moyenne des monocles, je te jure, dit-il en riant.

Je deviens nerveuse. Je me dandine sur place, faisant frénétiquement passer mon sac en bandoulière d'une épaule à l'autre. Mille images me viennent en tête. Lui. Moi. Ses dents parfaites. Ses mains larges. Son assurance apaisante, déconcertante.

Autour de nous, il me semble que le trafic ralentit. Que les piétons marchent plus lentement, plus doucement, pour ne pas nous déranger. Que même les volutes de fumée qui émanent des cheminées des immeubles derrière s'immobilisent. Que les nuages s'arrêtent et attendent, espions silencieux. Et s'il était le centre, le milieu, le cœur? Il est peut-être tout ce que j'espérais.

— Je vais penser à ça, Jean-Mich!

Jean-Mich. Le sobriquet m'est sorti spontanément de la bouche. Il reçoit ça comme un oui.

— Ne fais pas le *line-up*, je connais Gary le portier, me dit-il avant de retourner au pas de course à sa voiture.

Je le regarde remonter dans son auto, prendre sa place dans le flot de circulation, tourner sur Saint-Joseph. Est-ce que je sens une chaleur monter, là, de mon bas-ventre à ma gorge? Mon cœur bat-il plus vite, plus fort?

Je n'ai pas l'intention d'y aller.

CHAPITRE 3

STILL ALIVE

Descendre deux coins de rue n'est pas bien difficile pour partir à la conquête de Jean-Michel. *Bullshit*. J'ai peu de foi dans le genre masculin, voilà la vérité. Cœur brisé trop souvent, alternance trop rapide entre attentes et déceptions. Une série de malchances, de mauvais choix, de trous noirs, de petites morts. Fanny me dit que je n'ai pas le bonheur facile. Je commence à la croire.

Je regarde mes souliers qui s'entassent pêle-mêle dans la garde-robe de l'entrée de mon appart. Il est bientôt minuit et la rue Saint-Denis est animée. De la porte entrouverte du balcon, j'entends les rires des passants éméchés, le cliquetis des talons vernis sur le trottoir, le grondement sourd de la circulation encore dense à cette heure, le vrombissement de l'autobus qui monte et descend la rue inlassablement.

Minuit. Il ne doit plus m'attendre. Le Diable Vert est sûrement plein à craquer, surtout en ce début d'année scolaire, où tous veulent profiter de la nouvelle sève estudiantine. Les possibilités sont là, partout, au café, au bar, au

resto, à la discothèque, même à la cafétéria des HEC. Un beau brun m'a fait les yeux doux au-dessus de son cabaret chargé de salade et de fruits, pas plus tard qu'hier midi. J'étais dans la file à la caisse, j'ai souri, je l'ai regardé deux secondes de trop, assez pour qu'il sache que je reconnaissais sa présence, que j'approuvais son look, sa démarche, son regard, sa carrure.

J'enfile un jeans, un t-shirt, des talons. Du rouge rapido, deux traits de parfum, une queue de cheval de paresseuse. Cinq minutes plus tard, je trotte vers le Diable Vert avec des idées de démons. J'ai des envies de fête, de bière et de baise.

Je me fais siffler deux fois à l'aller. Au premier, je ris. Au deuxième, je m'arrête pour jaser. Je passe mon chemin : le gars sent le marathonien et a du mal à enfileur trois mots de suite correctement. Merci, mais non merci.

À l'entrée, la file d'attente est interminable. Minuit trente, la pire heure – ou la meilleure ? L'heure de tous les possibles. Je suis prise d'un léger vertige : et si Jean-Michel était déjà parti ? Cette perspective m'effraie autant que de penser qu'il est peut-être juste là, de l'autre côté de la porte, à m'attendre... Je ne pourrai pas me cacher, ni fuir ni mentir. Sans plan et sans clan, je porte ma vulnérabilité en deuxième peau.

Je ne m'arrête pas au bout de la file pour joindre le rang. Je fonce vers la porte d'entrée, le dos droit et la démarche assurée malgré mon angoisse grandissante. Je cherche le portier des yeux. J'entends un groupe de filles me lancer des commentaires désobligeants, « voleuse de place », « connasse », « *bitch* ». Une fine bruine se met à tomber.

Je repère l'armoire à glace et me place devant lui, consciente des regards qui me fusillent derrière. Il m'examine froidement, zéro empathie. Ça part mal.

— Je connais Jean-Michel... Et en plus, il pleut, que je lui mentionne, en faisant une moue exaspérée et exagérée.

Je me bricole un sourire coquin même si la panique me gagne. Il quitte son poste et soulève le cordon de velours pour me faire passer, en m'adressant un clin d'œil.

— Merci, Gary.

Le bar est noir de monde. J'avance à petits pas, faisant pivoter mon corps sur tous les angles possibles pour réussir à me frayer un chemin dans la foule étudiante, animée, compacte. Un groupe live crache son rock des années 1990 un peu plus loin. Le plancher est collant, la fumée de cigarette commence déjà à me piquer les yeux. Je m'étire le cou dans l'espoir d'apercevoir Jean-Michel. Ou n'importe qui que je connais.

Je pousse du coude une fille pour parvenir à me tailler une petite place au comptoir. Trois serveuses et un barman sautillants s'activent derrière. J'essaie d'attirer l'attention de l'un d'eux lorsqu'une bière en fût, givrée, atterrit entre mes mains. À ma gauche, le beau brun de la cafèt'.

— Je suis *next* à la table de *pool*, me dit-il en approchant son visage à quelques centimètres du mien.

Ses cheveux gommés sentent la fraise. Il a un teint Club Med, de grands yeux doux, un t-shirt de la tournée Joshua Tree serré sur des biceps saillants. Il m'observe avec intensité. Je souris et le suis docilement vers le coin billard, tout en continuant de fouiller l'espace du regard. *Fuck*, Jean-Michel, t'es où ?

Je fais équipe avec Nicolas contre deux adolescents dont la majorité me semble très contestable. Je n'ai pas le temps de jouer : Nicolas fait table rase en un seul tour. Concentré, appliqué, il maîtrise ses coups à la perfection. Je termine ma bière en étouffant un rire lorsque je le vois empocher la boule noire dans un grand clac.

De façon très théâtrale, Nicolas fait glisser la queue de billard au centre de la table pour signifier sa victoire.

— Yeah, dit-il haut et fort, bras dans les airs, petit roi au sommet de son ego.

Les deux boutonneux battent en retraite, déconçus. Le groupe entame *Alive* de Pearl Jam. Nicolas s'approche, m'enlace. Il reprend, dans un murmure, les paroles du chanteur : « *Oh she walks slowly, Across a young man's room, She said I'm ready for you, I can't remember anything, To this very day...* » Il me colle, ses mains se referment sur ma taille. Je ne me retiens pas, je ne le retiens pas. Déjà enivrée, je renverse la tête, j'enchaîne en lui chuchotant à l'oreille : « *Yeah, yeah, I, oh, I'm still alive.* »

Il m'embrasse goulûment. Ça goûte le miel. J'ai chaud.

— On fait quoi ? murmure-t-il en parcourant mon cou de ses grands doigts.

Fuck, Jean-Michel, t'es où ?

— On décrisse.